



## COMMUNIQUÉ DE PRESSE

**UN MONDE EN SUSPENS**

Récit photographique d'un confinement ordinaire

BARBARA ABEL - FRANÇOIS DE BRIGODE

**PRÉSENTATION**

Ce livre raconte le passage d'un monde à l'autre, à travers les regards croisés que Barbara Abel et François De Brigode ont choisi de porter sur la drôle de parenthèse que le monde s'est imposée.

Trois mois, un repli sur soi suivi d'un lent retour à la vie, une curieuse pause dans le tumulte de nos existences. Quatre-vingt-dix jours d'angoisse pour certains, de remise en question pour d'autres, comme autant d'instantanés pour illustrer ce qui pourrait constituer, on peut l'imaginer, un réel basculement dans l'histoire de l'humanité. Au fil des pages, on croise des personnages qui nous ressemblent, des situations que nous avons tous vécues.

C'est l'histoire de cette maman célibataire qui cherche des réponses à apporter à sa fille, d'une famille endeuillée qui ne peut profiter des bras présents pour se consoler, de cette jeune femme qui se réjouit de pouvoir savourer son premier café en terrasse en compagnie de sa mère qu'elle n'a plus vue depuis des mois...

**À PARAÎTRE LE 28 OCTOBRE 2020**

Auteurs : François De Brigode - Barbara Abel

Format : 216x248 mm

Pages : 88

ISBN : 9782380752052

NUART : 8249867

Prix : 19,90€

**« Ce qui frappe d'abord, c'est la lumière, les couleurs, éclatantes, chaleureuses, ça rayonne, ça rutil, ça nous dit que tout va bien au final, en tout cas pas trop mal, bon OK c'est pas terrible mais ça a déjà été pire. Alors oui, il y a les masques, ça fait tache, ça cache les sourires, encore que. Les yeux, juste au-dessus du masque, ils sourient, non ? »**

## À PROPOS DES AUTEURS

### BARBARA ABEL



Née en 1969, Barbara Abel est férue de théâtre et de littérature. Après avoir été élève à l'école du Passage à Paris, elle exerce quelque temps le métier de comédienne et joue dans des spectacles de rue.

À 23 ans, elle écrit sa première pièce de théâtre, « L'esquimaux qui jardinait ».

En 2002, son premier roman, « L'instinct Maternel », lui vaut de recevoir le prix Cognac avant d'être sélectionnée par le jury du Prix du Roman d'Aventures pour

« Un bel âge pour mourir », adapté pour France 2 en 2008 avec Émilie Dequenne et Marie-France Pisier dans les rôles principaux. S'ensuivent cinq thrillers psychologiques entre 2005 et 2013, parmi lesquels « Derrière la haine », prix des lycéens 2015 et aujourd'hui adapté au cinéma par Olivier Masset-Depasse sous le titre « Duellistes ». Un remake américain est prévu courant 2021 avec, dans les rôles principaux, Jessica Chastain et Anne Hathaway. Entre 2009 et 2014, elle est chroniqueuse à « Cinquante degrés nord », magazine culturel quotidien diffusé sur Arte Belgique. Elle rejoint ensuite les éditions Belfond où elle publie « L'innocence des bourreaux », « Je sais pas » et « Je t'aime », tous édités aux éditions Pocket pour la version poche et traduits en plusieurs langues. En 2020, elle sort son dernier roman, « Et les vivants autour », également chez Belfond.

### FRANÇOIS DE BRIGODE



Après des humanités à l'athénée de Châtelet, François De Brigode étudie le journalisme à l'Université libre de Bruxelles. Il commence sa carrière professionnelle comme pigiste à RTL pour Eddy de Wilde, puis collabore à l'émission « Ce soir » de la RTBF de Christian Druitte.

En 1988, il entre au JT, au service société avant le service politique.

En 1996, il devient chef d'édition du journal de la mi-journée. Depuis décembre 1997, il est le présentateur principal du journal de 19h30 de La Une, la première chaîne de télévision de la RTBF. Il est notamment le présentateur de l'émission spéciale de La Une du 13 décembre 2006, un docu-fiction présenté comme un fait réel qui annonce la déclaration d'indépendance de la Flandre et suscite un vif émoi public.

En 2015, il dévoile au grand public sa passion pour la photographie en présentant ses clichés à la Young Gallery à Bruxelles et son premier livre « Nuages ».

## MOT DE L'ÉDITEUR

Éditeur de coups de cœur, Kennes ne dispose pas d'une ligne éditoriale stricte. Aux règles, nous privilégions une histoire, un personnage, une thématique, un vécu, un auteur qui nous parle, qui nous touche. Dès lors, comment notre belgitude n'aurait-elle pas pu succomber à ce duo rassemblant le présentateur JT préféré des Belges et l'une des plus belles plumes de notre plat pays ? Une belgitude que l'on retrouve, d'ailleurs, dans la couverture d'« Un monde en suspens » où un Tintin masqué symbolise cette période troublée, que tout un chacun, à l'échelle planétaire, continue de traverser... A cet égard, nous tenons à remercier la Fondation Moulinsart de nous avoir autorisé à utiliser la photo de Tintin en couverture de ce livre, un bel exemple de la solidarité belge en ces temps difficiles.

**« Mi-mars. Le printemps pointe à peine le bout de son nez, sonnant le glas d'un hiver insipide, que soudain, tout bascule. Tout ce qui fait notre quotidien, tout ce qui nous semble commun, banal, ordinaire, acquis... Le boulot, les écoles, les activités, la culture, la vie sociale, les restos, les commerces, les voyages, tout s'arrête net, comme figés en plein mouvement, on dirait un sortilège lancé par une instance supérieure furieuse, un coup de baguette maléfique, l'ensorcellement d'un esprit vengeur. Les informations se succèdent à une vitesse accrue. De jour en jour, d'heure en heure, on piste les consignes, les communiqués, les flashes, les annonces. On tente de glaner des renseignements, on affirme, on confirme, on prédit... La nouvelle finit par tomber, un soir aux infos, aussitôt relayée par les réseaux sociaux : c'est le confinement. »**

### **CONTACT MÉDIA**

**Ben Choquet** - Directeur commercial et communication // [benchoquet@kenneseditions.com](mailto:benchoquet@kenneseditions.com)

Téléphone : +32(0)494517467

Kennes Éditions - Rue de la Blanche Borne 15, 6280 Loverval (BE)

# Tout ira bien

La menotte bien calée dans la pogne de son père, chacune gantée de plastique, Lola marche à ses côtés, ravie de pouvoir enfin mettre le nez dehors. Voilà cinq jours qu'elle n'est pas sortie. Quand elle est chez sa mère, elles se baladent quelquefois toutes les deux, un tour du pâté de maisons, une promenade au parc, pas loin de chez elles. Chez papa, c'est différent. Ils ne sortent pas. Papa dit que le confinement, c'est le confinement. Pas la peine d'être confiné à moitié, ça n'a pas de sens. On est confiné ou on ne l'est pas. Mais ça, évidemment, ta mère ne l'a pas encore compris. Et quand elle l'aura compris, il sera trop tard.

Tous deux marchent de concert, même si Lola doit multiplier les pas pour suivre la cadence. Didier regarde droit devant lui et avance de même. Dans sa main libre, il porte le sac de la fillette, les affaires qu'elle emporte chez sa mère. Par intermittence, Lola lève les yeux vers son père et l'observe quelques secondes, son visage haut perché recouvert de son masque, son nez busqué dont elle ne devine plus que la forme, son cou qui émerge du tissu, hérissé d'une barbe de quelques jours qu'il rase de moins en moins souvent.

— C'était sympa, tous les deux, non ? lui dit-il sans la regarder, preuve que le coup d'œil de la fillette ne lui a pas échappé.

Lola acquiesce d'un signe de la tête. Didier hoche la sienne à son tour, comme pour conclure une discussion qui pourtant n'a pas eu lieu. Père et fille poursuivent leur route en silence, Lola a l'habitude, son père n'a jamais été très bavard.

— C'est peut-être pas la peine de dire à maman qu'on s'est fait les « Terminator », ajoute-t-il un peu plus loin.

— D'accord.

Lola n'aime pas ça. Maman adore lui poser plein de questions quand elle revient de chez son père et elle voit tout de suite quand Lola lui cache des choses.

— Ni de lui préciser l'heure à laquelle tu vas au lit quand tu es chez moi.

— D'accord.

— En fait, ce que tu fais chez moi, ça ne la regarde pas, OK ?

— OK.

Lola soupire. Pour le coup, elle aurait préféré que son père continue de se taire. Le retour chez sa mère s'annonce moins léger que prévu. Et plus elle y réfléchit, plus elle anticipe les problèmes qui vont surgir, ça ne fait pas un pli. Une petite boule vient se loger dans sa gorge, une autre dans son ventre, c'est classique. Les idées noires en profitent pour se déconfiner et prendre possession de ses pensées... Lola connaît bien cette sensation, l'impression que les choses se compliquent toutes seules, l'oppression qui en découle, sans qu'elle puisse rien y faire pour alléger un peu le fardeau.

Mais alors qu'elle ressasse ses griefs, au détour d'une avenue, le message lui saute aux yeux, éclatant, salvateur, providentiel. La banderole est noire pour mieux faire ressortir la couleur des lettres.

Il est simple, il est clair, il est net.

Tout ira bien.

Lola poursuit son chemin et, sous son masque, esquisse un sourire rassuré.







## Merci d'être là

Il y a les gens sur le parvis de l'église, famille et amis réunis, les retrouvailles, les sourires discrets, bourrés de tendresse, chargés de compassion, on se reconnaît, on s'embrasse, merci, merci d'être là, le silence d'une étreinte, la charge d'un regard.

Il y a l'office religieux, les raclements de gorge, les soupirs, les sanglots, le recueillement dans le silence de sa peine, les souvenirs convoqués au pied d'une prière, les larmes qui coulent et emportent avec elles un peu de cette douleur, un tout petit peu seulement, pas grand-chose, trois fois rien, mais bordel c'est déjà ça.

Il y a le cimetière, la colonne endeuillée qui serpente derrière le cercueil, et puis l'instant féroce, celui de l'adieu. Une fleur que l'on dépose, une main effleurant le bois, une dernière pensée.

Il y a l'après aussi, une salle pleine de gens, pleine de bruits, pleine d'élans. On se retrouve, on se donne des nouvelles, ça fait tellement longtemps. Photos projetées sur le mur, une vie qui défile, on se souvient, on évoque, on raconte, on rit même, la tronche qu'on a sur celle-là, et cette fois-là, tu t'en rappelles ?

Et puis on se quitte. On se promet de se revoir très vite. Même si, on s'en doute, la vie reprendra son cours, comme avant.

Un enterrement, ce n'est pas seulement un cercueil que l'on met en terre. C'est un ami que l'on retrouve, un souvenir que l'on partage, un cousin que l'on prend dans ses bras, une main que l'on serre. Ce sont des larmes qui se mêlent les unes aux autres et allègent un peu le fardeau de l'absence, le poids du vide. C'est une page que l'on tourne tous ensemble, côte à côte. Serrés les uns contre les autres pour sentir qu'on est là.

JOUR

24



## Juste à côté

Distanciation : mode d'emploi.

Crucifier la place d'à côté.

Présence mitoyenne interdite.

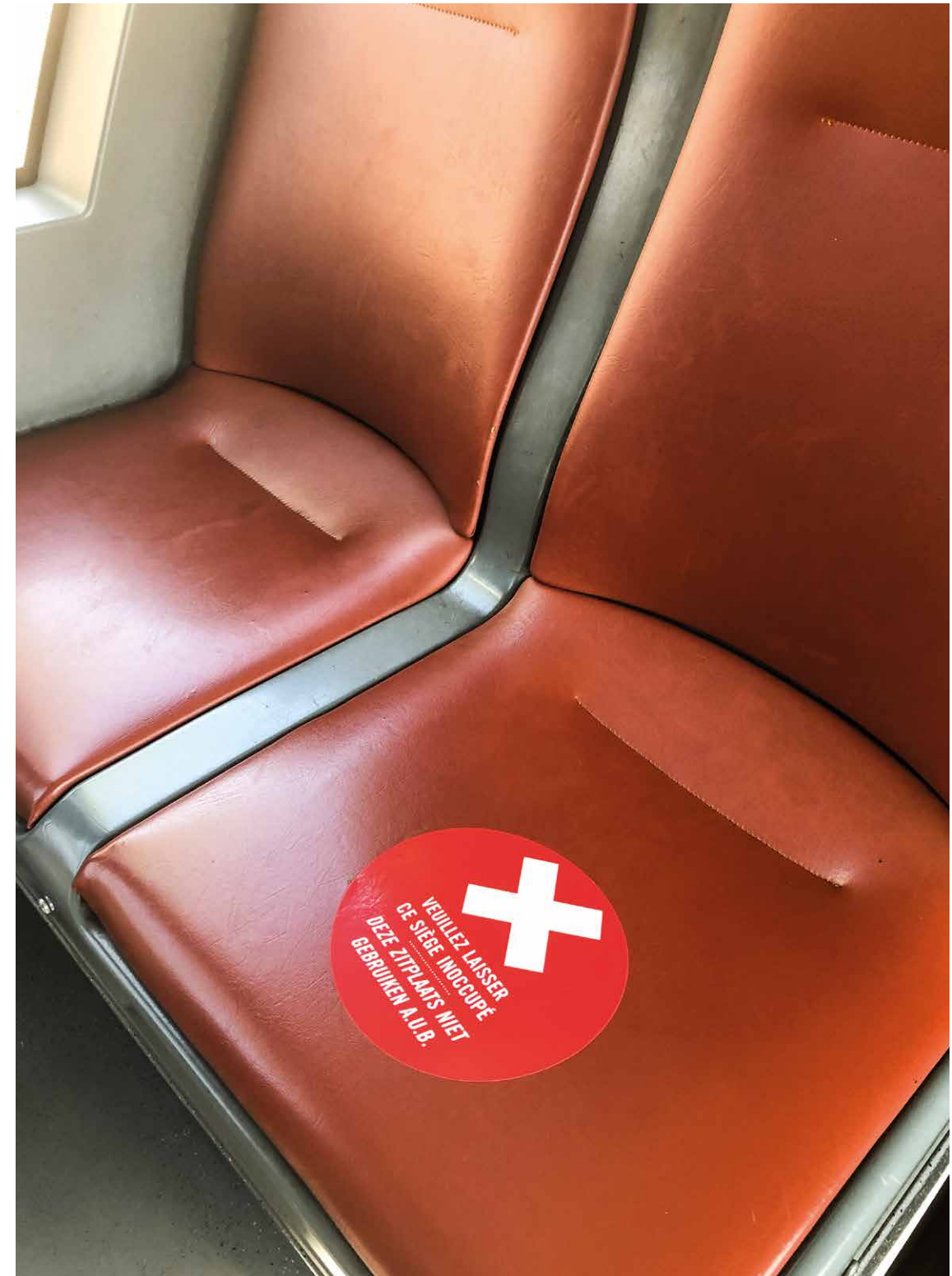
Voyager seul.

Un souvenir, très récent. Sophia, ma coscénariste, et moi travaillons souvent dans un petit salon de thé pas loin de chez elle. Cet après-midi-là, l'endroit est désert, pas un seul client. On s'installe à côté de la fenêtre et on se met au boulot : suivant le fil du scénario, on structure, on raconte, on propose, on rejette, on aime, on n'aime pas, on note, on cherche beaucoup, on trouve un peu. On est seules, la place est à nous.

La porte s'ouvre. Une femme entre, elle traverse la salle, commande un thé au comptoir, puis vient s'asseoir à la table juste à côté de la nôtre. Juste à côté. Il y a une vingtaine de tables au bas mot, disséminées dans le salon de thé, toutes inoccupées, et elle vient s'installer juste à côté de nous.

Avec Sophia, on se regarde. Surprises d'abord, perplexes ensuite. Pour bosser, on doit se parler et, dans le silence du lieu, avec ces oreilles à quelques centimètres à peine, ça nous embarrasse. Pire, même, la proximité de cette femme m'agace, amplifiée par l'incompréhension de sa présence. Elle veut quoi ? Pourquoi là ? Pourquoi juste à côté ?

On a finalement réussi à faire abstraction. Comme si elle n'était pas là. Elle a bu son thé et elle est repartie. Me reste cette impression étrange, le souvenir de mon agacement, le rejet éprouvé, dégage, va t'asseoir plus loin. Je n'en suis pas fière, c'est comme ça. C'était en février, un mois avant le confinement.







## Circulation interdite

L'appel du dehors. Jamais le bout de la route n'a semblé si attirant. D'ailleurs, depuis le confinement, il fait beau. Incroyablement beau. Le printemps a déboulé dans nos villes et nos campagnes, on n'a rien compris.

JOUR  
26

## Rue déserte

Qui n'a jamais rêvé de cette image ? Sérieux, quand on était coincés dans les embouteillages, au milieu des voitures à rouler à pas d'homme, rageant sur le mec de devant qui n'avancait pas ou sur l'autre à côté qui décidait de changer de file et s'imposait grossièrement devant toi ? Moi, je l'ai désirée, cette vision, l'avenue complètement déserte, la route à moi, personne devant, personne derrière, un boulevard sous mes roues, pas d'obstacle, pas d'entrave, la liberté, le monde m'appartient. Le pied.

Le rêve est devenu réalité.  
Il s'est transformé en cauchemar.



JOUR  
27



## Standing ovation

Le rideau s'apprête à tomber sur une nouvelle journée de confinement, même si, d'ordinaire – haha ! l'ordinaire ! – c'est plutôt l'heure du début du spectacle, à un quart d'heure près. C'est en tout cas le moment où, avant, on pénétrait dans la salle et on cherchait le numéro du siège qui nous était dévolu.

Aujourd'hui, la salle de spectacle s'est transformée en salle d'opération, les coulisses en couloirs, les costumes en combinaisons, les masques en masques, les acteurs en médecins, les sièges en lits, les accessoires en fournitures.

La comédie s'est métamorphosée en drame.

Mais tous les soirs, à vingt heures tapantes, le public est là, au balcon. Il applaudit à tout rompre. Il applaudit pour dire merci, rendre grâce à tous ceux qui, aujourd'hui encore, ont endossé leur rôle et joué la pièce jusqu'au bout. Il acclame les héros du jour, les premiers rôles comme les seconds couteaux, les vedettes comme les figurants, les régisseurs, les metteurs en scène et jusqu'aux ouvreuses. Il acclame de toutes ses forces, le cœur au bout des doigts, et debout s'il vous plaît, standing ovation, chaque soir à vingt heures. Fidèle au rendez-vous, il montre qu'il est là, bel et bien vivant, d'une éclatante santé ! Derrière ces murs, la vie continue, elle couve, à l'affût d'une accalmie, prête à repartir, aux aguets, au taquet. Alors il frappe dans ses mains sans relâche, peut-être aussi pour faire du bruit dans la ville désormais silencieuse et faire taire, l'espace d'un instant, les sirènes des ambulances qui cadencent les longues journées confinées.

JOUR  
29





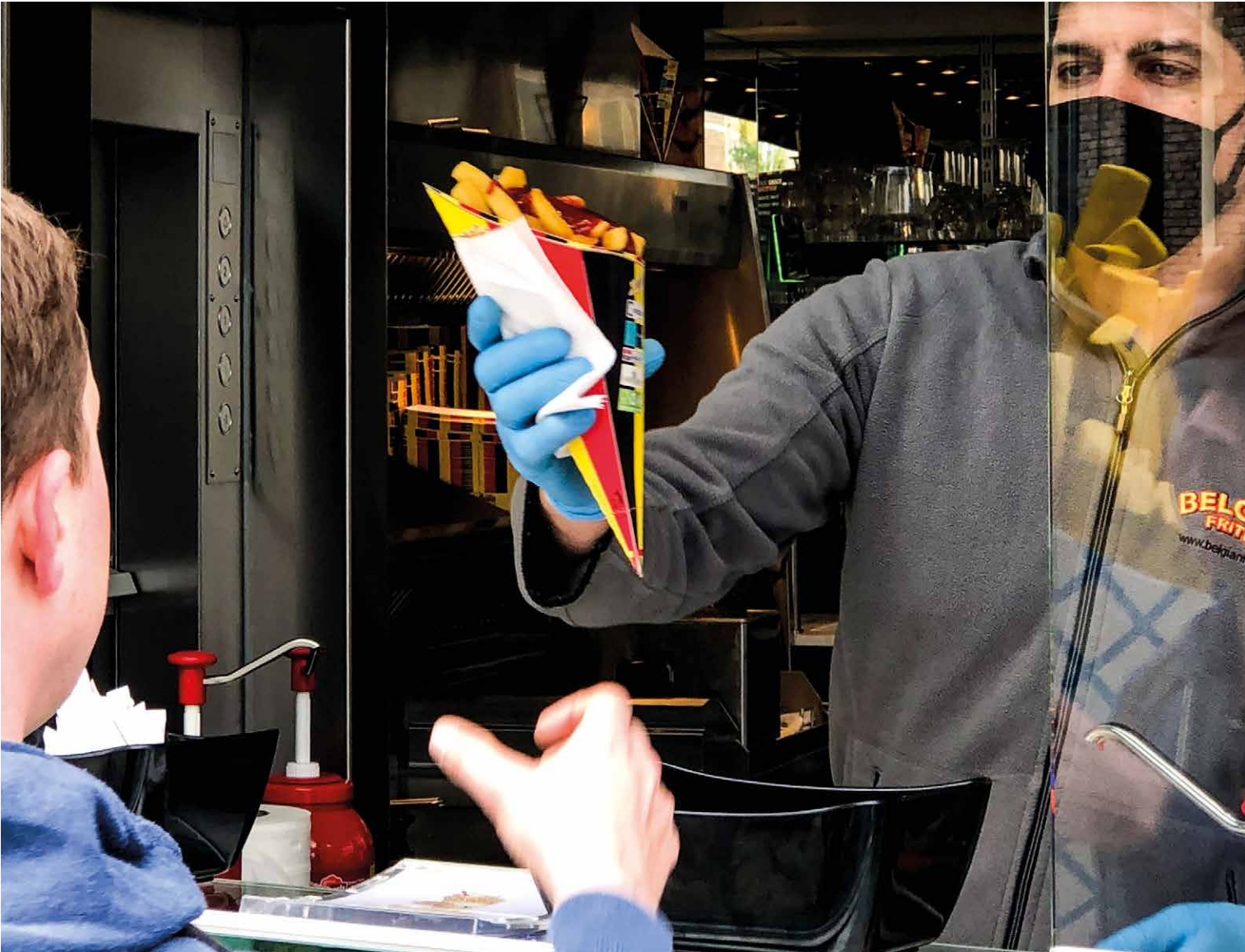
# Une note d'espoir

Une portée en barbelés sur laquelle vibre une note. Pour la clé de sol, c'est un la, pour celle de fa c'est un do. Je le sais, depuis le confinement je me suis remise au piano.

Une note qui résonne dans l'air, l'air de rien, un air de musique, une ritournelle, un refrain. Et, juste à côté, un soupir.

Une note d'espoir.

Comme s'envole dans l'air un avion qui décolle vers demain.









## No comment

Ce qui frappe d'abord, c'est la lumière, les couleurs, éclatantes, chaleureuses, ça rayonne, ça rutil, ça nous dit que tout va bien au final, en tout cas pas trop mal, bon OK c'est pas terrible mais ça a déjà été pire. Alors oui, il y a les masques, ça fait tache, ça cache les sourires, encore que. Les yeux, juste au-dessus du masque, ils sourient, non ? Elle, elle sourit en tout cas. Lui, peut-être pas. Difficile à dire. Il y a la poussette, bien sûr, complètement couverte d'une housse, non, d'une double housse, bien épaisse, on se dit que s'il y a un gamin en dessous, il doit mourir de chaud. Mais on comprend, par les temps qui courent, c'est plus prudent. À la réflexion, les parents aussi sont très couverts. Trois couches pour elle à première vue, dont un pull en laine, le foulard autour du cou, celui sur la tête, et pour lui un anorak fermé jusqu'au-dessus, une casquette... Et là, dans le coin derrière, un bout de nature qui s'impose, un rectangle de feuillages sur fond d'azur, un vert tendre, le bleu du ciel, bleu pâle on ne va pas se mentir mais quand même. Il fait beau, les couleurs explosent de toutes parts, la lumière inonde l'image, elle joue avec les ombres, ça ruisselle de promesses, et là, juste derrière les masques, ils sourient, c'est sûr. À moins que...

